



Tourisme et architectures (Nord-Cameroun et Tchad). Préservation, reconstitution, patrimonialisation

par Christian Seignobos

Certains régions donnent à voir des architectures, et d'autres pas. L'architecture, émanation d'une ethnie exprime, en tant qu'élément clef du paysage, un marqueur d'espace. L'abondance d'ethnies se révélerait alors facteur de différenciation architecturale. La région des monts Mandara semble en faire la démonstration. Toutefois, le côté "enseigne ethnique" d'une communauté peut ne pas s'appliquer à l'architecture, mais à d'autres productions culturelles.

À l'atonie et au répétitif des architectures végétales du Tchad méridional – remplacées aujourd'hui par un modèle standard en briques cuites à toiture à deux pans de chaume ou de tôles – correspondaient une infinité de types d'instruments aratoires: houes droites, à ergot, à double versoir..., ainsi que de remarquables gammes de poteries à décors vernissés. Houes et poteries exprimaient ainsi les marqueurs d'ethnicité.

Le plus fort coefficient de différenciation des familles et sous-familles architecturales est réalisé dans le nord du Cameroun, entre Logone, mayo Kebbi et monts Mandara. Ces diverses architectures ethniques se définissent à partir d'un stéréotype de plan et d'agrégation de bâtis, silos compris. Ils prennent en compte la nature des matériaux, des murs comme des toitures, et, enfin, les mensurations.

Une labellisation précoce d'architectures emblématiques

Cette labellisation remonte à la période coloniale. On note, dans les Rapports de Tournée des Chefs de Région et de Subdivision, un certain nombre d'incises traduisant l'intérêt porté à l'architecture. Ils cernent même les cœurs d'aires architecturales, comme chez les Méri-Gemzek pour l'ensemble mofou, par exemple. La case obus des Mousgoum rallie, naturellement, tous les suffrages. Cette voûte de terre à modénatures sans ajout de bois apparaît immédiatement sans égale. Les administrateurs coloniaux

essaieront de freiner son recul, prônant pour cela des arguments environnementalistes, pour lutter contre la déforestation, celle des rônaraies en particulier.¹ Cette architecture marque les esprits au point d'inspirer le pavillon de l'AEF (Afrique Equatoriale Française), lors de l'exposition coloniale de 1931 à Paris. Ses lettres de noblesse lui ont été données par A. Gide, dans son *Retour du Tchad* (1926). Ce même Gide jugera, en revanche, l'habitation moundang "fort laide". Dès les années 1930, un "étalonnage" touristique des architectures locales des cases obus mousgoum, des *zadere* moundang, cases banana est établi, photos et films à l'appui. A la même époque, on signale également les demeures palatiales des sultans kotoko, «perfection d'architecture soudanaise», dans leurs citées emmurillées (Goulfey, Logone Birni, Makari). Il en va de même des palais des *lamibe* peuls.

Le tourisme date de l'après-guerre, il suit l'extension d'un réseau routier de plus en plus pérenne et l'aménagement de petits aéroports, parfois jusque dans les chefs-lieux de Subdivision. Dès 1950, s'amorcent les premiers circuits touristiques combinant faune, paysages et architectures. Dès cette époque, des ensembles architecturaux sont dûment répertoriés. Après l'ouverture de la route Maroua-Moloko via Méri, les premiers touristes cherchent à visiter le "château" du célèbre chef mofou, Mangala, à Douvangar, et à se faire photographier avec lui, alors même que ce chef se trouvait en indécatesse avec l'administration coloniale de Maroua. Toujours dans les monts Mandara, à peine la route des centres massifs était-elle tracée, en 1955, que la demeure du chef d'Oudjila, chez les Podokwo, recevait ses premiers visiteurs. Subventionnée par l'administration, puis par les premiers tours operators (ou leurs équivalents), elle devait se dédoubler en deux ensembles, cases des épouses et aire des silos, devenant l'exemple même d'une chefferie, entretenue par les prébendes du tourisme.



En plaine, le saré du *gong* de Léré, immense ensemble d'architectures coalescentes, s'offrait comme une autre référence. Quant aux palais peuls de Ngaoundéré, de Rey, de Tibati..., ce ne sont que les salles d'apparat, l'enfilade des entrées (*zawleeru*) constituant la partie publique, qui seront visitées.

On associe, sur les rives du Logone comme dans les monts Mandara, paysage et architecture avec, pour les montagnards l'évocation de ces "petits châteaux à tourelles" et de ces habitations "qui s'accrochent tels des polypiers" sur les pentes en terrasses...

Tourisme et communautés villageoises: des aspirations contradictoires

Le comportement des expatriés quant à leur appréciation des paysages n'a guère varié. Il s'agit, pour sauvegarder les sites touristiques, de préserver leurs architectures dans leurs matériaux d'origine. Dès les années 1950, quelques administrateurs, comme Relly Chef de Subdivision de Poli, s'inquiètent d'une possible arrivée de la tôle. Celui-ci préconise, dans un de ses rapports, qu'elle puisse être préteintée de «couleur paille» afin de ne pas dénaturer certains paysages, comme la déjà célèbre «vallée des rôniers» à l'ouest de Poli. On peut néanmoins relever, chez certains administrateurs une contradiction entre le discours hygiéniste très prégnant (propreté, vastes cases équipées de baies) et les recommandations d'esthétisme paysager de la chaumière.

Après l'indépendance, des recommandations sont en vigueur, notamment par les autorités de Mokolo afin de freiner le développement des toits de tôles dans les sites du pays kapsiki. En 2003 et 2004, des voyageurs italiens et russes ont engagé des négociations auprès des chefs de quartiers de la région d'Oudjila en vue de la préservation du paysage. Le danger est encore attribué au mitage du

Turismo e architetture (Nord-Camerun e Ciad) Preservazione, ricostruzione, patrimonializzazione



Nel nord del Camerun e in Ciad, la ricchezza architettonica costituisce un elemento chiave dei paesaggi e della loro differenziazione. Dagli anni '50, il turismo ha rivalutato un certo numero di luoghi architettonici tanto sui monti Mandara che lungo le sponde del Logone. In questi anni si avviano i primi circuiti turistici che combinano fauna, paesaggi e architetture.

Le architetture vernacolari non scompaiono allo stesso modo, né alla stessa velocità. La loro ritirata ha potuto accompagnarsi a ricostruzioni fedeli ai canoni dell'inizio del XX secolo, grazie al sostegno di interventi esterni poi, più recentemente, delle élite locali. La posta in gioco di tali ricostruzioni tuttavia resta sempre ambigua. Le aspirazioni di queste società non corrispondono a quelle delle fucine del turismo.

La realtà del 2008 generalmente non interessa il turista mentre le comunità rurali oggi sono tutte segnate da un certo grado di urbanizzazione e considerano negativa fino a un certo punto la perdita di un tipo di architettura tradizionale. Questa scomparsa riflette quella di uno stile di vita appartenente alle generazioni che vivevano coerentemente con tali abitazioni. Per la popolazione Mousgoum, divenuta musulmana, e per una minoranza protestante, questa epoca pagana, di genti nude, deve sparire per consentire una rimessa in conformità del passato con le aspirazioni del presente. Le domande di ricostruzione di architetture scomparse o sul punto di scomparire, sono fatte con questo spirito.

In tutto il nord del Camerun si avverte la necessità di riappropriarsi della propria cultura e metterla in mostra e il turismo, che deve in seguito portare un pubblico a visitarne il risultato, gioca un ruolo essenziale in tale convalida.

Negli ultimi due decenni, i festival culturali si sono moltiplicati. Ogni etnia comunica su se stessa e si impegna a presentare l'elemento più complesso della propria cultura materiale: un recinto familiare o l'unità architettonica più emblematica.

Le ONG e le associazioni che le sostengono vedono in questo ritorno di interesse per l'architettura del passato una volontà di riappropriarsene, reintegrando così i paesaggi. Le comunità rurali, in compenso, ne rivendicano essenzialmente l'aspetto etnico. I turisti, dal canto loro, si sono evoluti molto poco, e continuano a esprimere una ricerca dell'immutato, dei cliché dei primi del XX secolo, di quell'Africa che, con le sue architetture primordiali, ha il dovere di essere "segreta e misteriosa".

Habitations
dans la
célèbre
"vallée des
rôniers" à
l'ouest de
Poli, 2004.
Dessins
réalisés par
C. Seignobos



paysage par les toits de tôle. Les chefs et les notables ont accepté de ne pas passer au « tout tôle », mais, comme seule la toiture tôle permet de mettre à l'abri de la poussière, et parfois du feu, garde-robes et papiers, il a été convenu de laisser une ou deux unités tôleées par concession.

Objets de répulsion pour les touristes, les tôles galvanisées, puis en aluminium, ont représenté pour les populations les marqueurs indéfectibles du progrès et de la réussite sociale. Dans les années 1930 et 1940, seuls les bâtiments de l'administration étaient couverts de tôles. Les *lamibe* s'en étaient arrogé le monopole, comme à Mindif, interdisant aux "meskin" et même aux notables d'en couvrir leurs maisons. La tôle s'est démocratisée d'abord en ville, autorisant la généralisation des arbres le long des rues et dans les concessions. Les toitures à litages de paille devaient, en effet, rester exposées au soleil afin de ne pas se dégrader prématurément sous l'humidité des frondaisons. La tôle signalait la fin des grands incendies qui ravageaient chaque décennie des quartiers entiers. La case tôleée, sur un plan obligatoirement orthogonal, s'intègre mieux dans un espace urbain de plus en plus mesuré. Elle évite un entretien lourd, qui consiste à renouveler le chaume tous les deux ou trois ans, alors que les espaces de graminées réservées à cet usage s'amenuisent.

Le parpaing de terre, puis de ciment, ne tardèrent pas à suivre la tôle et à chasser le banko. Abandonner le banko n'est pas écarter un "risque jugé en soi", même s'il s'avère très réel lors de certaines saisons des pluies, comme encore en 2005 à Maroua où une partie du patrimoine urbain périphérique s'effondrait. Il s'agit d'un argument qui conforte a posteriori un choix, celui de construire "en dur".

Quant à l'accusation portée aux unités tôleées "thermiquement inadaptées", argument de l'expatrié et du touriste, elle n'est pas recevable en ce que la fraîcheur de la case n'est pas une préoccupation fondamentale de ses habitants. Dans le cycle de la journée, on ne vit que très temporairement à l'intérieur. La fraîcheur est toujours recherchée à l'extérieur, dans des espaces ouverts de la concession, sous des auvents ventilés qui ont justement cette vocation.

Le discours des pouvoirs publics en direction des communautés rurales, par l'intermédiaire des sous-préfets, aurait tendance à pousser à la rurbanisation des campagnes. Il participe du fantasme inverse de l'expatrié, la paille, c'est la pauvreté et, dans les années 1960, "la sauvagerie". L'exhortation des sous-préfets auprès des populations villageoises se fait en ces termes: «Construisez des "four corners" tôleées le long des routes, car les touristes vont venir de plus en plus nombreux visiter notre pays. Que vont-ils alors penser s'ils voient des toitures de paille et des murs de terre?»²

Le difficile maintien des architectures référencées

L'architecture reste un baromètre, mais pas l'unique, de la santé de l'ethnie. Son reniement et sa disparition dans les années 1960-1970 entérinent souvent un "décès social", qui prend la forme d'une mutation, généralement religieuse (islamisation/foulbésiation).

Disparition ou maintien des architectures: causes et raisons?

Quoi qu'il en soit, on assiste à la fin des architectures ethniques, autrement dit d'architectures "prévisibles" qui suivent un modèle archétypal n'évoluant qu'en fonction

de ses contenus humains indexés à la trajectoire de vie du chef de famille. Toute construction atypique était perçue comme un geste asocial envers le groupe. Cette situation perdure, comme figée, dans des zones enclavées des monts Mandara septentrionaux, ou à la suite de blocages sociaux complexes. Ces architectures conçues à partir d'une organisation et des normes du passé se maintiennent à la faveur de la passivité des communautés villageoises. Ainsi on a parfois le sentiment que l'architecture a survécu à sa raison d'être et que ses occupants n'y vivent plus en phase et ont du mal à composer avec les mœurs et les objets du temps. Cet inconfort social est alors accepté ou subi par crainte d'une censure de la gérontocratie dont on exagère le pouvoir, mais aussi par des pratiques occultes qui sont en passe de devenir la plaie de régions entières.

Cette mise sous-scellés de certaines aires architecturales permet aux touristes qui ne sont pas à même d'analyser ces situations d'assouvir leurs besoins d'exotisme et de croire être en présence de pans d'Afrique enfin préservés.

La réalité de 2008 n'intéresse généralement pas le touriste. Les communautés rurales sont aujourd'hui toutes marquées par l'urbanité. Elles vivent une sorte d'émancipation de l'ethnie, où l'on ne choisit rien et où l'on subit une égalité formelle, vers une semi-liberté sans mode d'emploi. Cette émancipation n'est pas pour autant un refus d'appartenance.

Dans le nord du Cameroun, un grand nombre d'ethnie vit une forme de pathologie de vaincus ou de minoritaires par rapport à la prégnance d'un modèle "islamo-peul-citadin" dominant, mais aussi dans leur mode d'insertion au sein d'une société nationale mâtinée d'influences issues de la mondialisation.

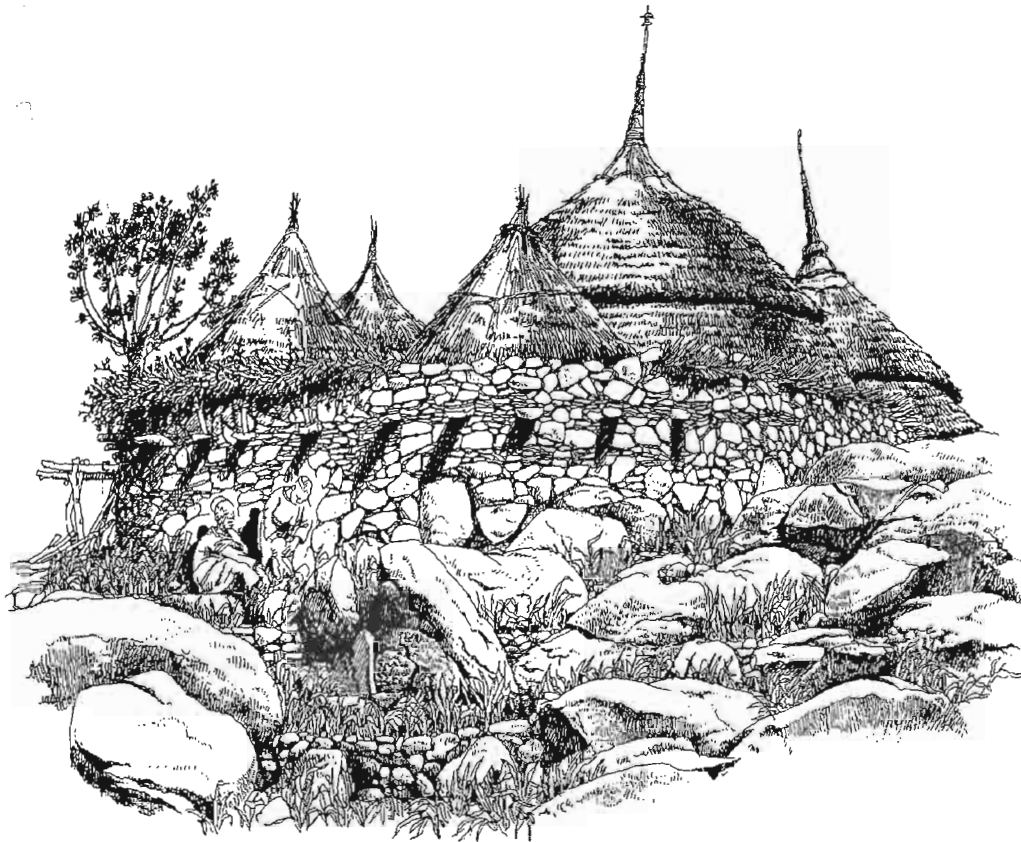
Pour une communauté, re-élaborer sa configuration sociale sur de nouvelles logiques culturelles en compromis avec son propre héritage n'est pas simple, si bien que la revendication du passé à travers sa forme matérielle la plus complexe – l'habitation – permet de repenser l'ethnie comme entité cohérente et cela de toute éternité. Mais cette référence de modèle du passé ainsi brandi a besoin d'être reconnue, à l'extérieur de l'ethnie, par ses voisins, la communauté nationale et, si possible, au-delà.

Le difficile bilan des architectures disparues et du maintien des canons architecturaux

Lorsque, dans le début des années 1970, nous avons réalisé l'inventaire des familles architecturales du Nord Cameroun et tenté d'en dégager des genèses ou de les placer dans une sorte d'arborescence d'apparement, la plupart étaient "vivantes". Les plus dégradées, comme l'architecture mambay, n'en restaient pas moins reconstituables. En 2008, certaines ont irrémédiablement disparu: toute la famille des constructions fali (Tinguelin, Kangou et Peské Bori), celle des Bata, des Mousgum...

Les architectures des montagnards descendus en plaine, comme les Mofou, les Mada, Mouyengué, Daba, se transforment sur les piémonts, sous la triple influence d'espaces ouverts, de nouveaux matériaux et l'alignement sur des modèles de la plaine ou de la ville.

En revanche, les architectures mafa, gemzek, mouktélé, sur leurs massifs enclavés sont restées quasi inchangées. Les canons quant à la disposition des unités d'habitation, aux matériaux et même aux mensurations renvoient aux mêmes archétypes du début du XXe siècle.



Habitations
Molou, 2004.
Dessins
réalisés par
C. Seignobos

De façon plus inattendue, les architectures de plaine, comme le *zina* massa, le *ting* toupouri, ont, elles aussi, subi peu de transformation. Il s'agit également d'un habitat dispersé. Les élites n'osent y afficher leur réussite et préfèrent investir en ville, si bien que la reproduction à l'identique, y compris des toitures autoportantes à crinoline (*jigale*) se poursuit. Cette volonté de s'ancrer dans la tradition a contraint à cultiver, y compris en parcelles, un certain nombre de graminées.

Il n'est donc pas surprenant que ces régions génèrent des circuits touristiques parmi les mieux suivis: Maroua-Mokolo-Kapsiki-Djinglia, et, en plaine Maroua-Maga-Pouss-Doreissou.

Mais comment tenir une comptabilité des architectures encore préservées? Qu'en est-il des salles de greniers mofou avec leurs silos cyclopes de plus de 3 m de hauteur supportant une vaste toiture à différents niveaux de chaume (*langex*); que sont devenus les intérieurs des femmes bana et jimí, entièrement vernissés en ocre, jaune ou rouge? et les ensembles dowayo aux cases miniaturisées avec leurs courettes "cimentées" et à mosaïque disposées autour d'un corral de pierres? Plus encore, comment y avoir accès, auprès de quels guides et sous la tutelle de quels chefs locaux?

*Les renaissances architecturales:
l'exemple de la case obus mousgoum*

L'effacement de certains "fleurons" d'architectures vernaculaires n'a pas laissé indifférentes les communautés d'expatriés qui se sont succédé et sont intervenues avec des arguments à la fois économiques et patrimoniaux pour les sauvegarder. La case *teleuk*, ou case obus, est exemplaire de cette démarche.

Vers 1970, les dernières cases obus, sur les rives du Logone, sont en train de disparaître. Les voyageurs de l'époque (Nordcamtour) font alors pression sur le ministère du tourisme, qui interviendra, via le sous-préfet de Yagoua, auprès des populations mousgoum de la région de Pouss afin que les cases obus ne désertent pas le paysage. A la fin des années 1970 et au début des années 1980, il est demandé aux Mousgoum de construire une case obus, de facture réduite (type cuisine) dans chacune des concessions en bordure des pistes. Les promesses d'aides de la part des autorités n'ayant jamais été tenues, on conseilla aux populations de se payer sur les touristes. Dès qu'une voiture s'arrêtait, des grappes de Mousgoum, vindicatifs, venaient réclamer leur dû.

Parallèlement, le député David Azao, la Semry II,³ des organisations comme le Peace Corps et des expatriés de Maroua, ont entretenu, sans en avoir réellement conscience, une veille technologique en commanditant la construction de plus d'une trentaine de cases *teleuk* entre 1975 et 1995. En 1998, enfin, un ensemble architectural cohérent était entrepris à Mourla, sous la houlette d'une ONG (Patrimoine sans frontières) et des associations mousgoum. L'idée était d'assurer un relais de savoir-faire de maîtres bâtisseurs d'antan et de jeunes apprentis. L'ambiguïté du projet tenait au fait que les architectes du Nord avaient dans l'idée de construire des maisons à se réapproprier, alors que pour les Mousgoum, il s'agissait de présenter un emblème de leur identité et de communiquer à travers cette "architecture unique au monde". L'ensemble architectural des cases *teleuk* de Mourla a été inauguré avec faste par les autorités administratives de la province et les chefs traditionnels de la région. Cette manifestation a marqué le point culminant du festival (C. Seignobos 2003). L'objectif fut parfaitement



atteint: l'ensemble de Mourla est aujourd'hui un centre de référence visité par les touristes.

La perte d'une architecture n'est pas prise en compte par les intéressés jusqu'à un certain seuil. Il correspond à une disparition qui entérine celle d'un genre de vie, celui des générations qui vivaient en cohérence avec ces habitations. Pour la population mousgoum devenue musulmane et pour une minorité protestante, cette époque païenne, de gens dénudés, doit disparaître afin de permettre une remise en conformité du passé avec les aspirations du temps présent. Les demandes de reconstitutions d'architectures disparues ou sur le point de l'être se font dans cet esprit.

L'entrée dans le patrimonial ou les besoins de reconstitution architecturale

Le besoin de revendiquer sa culture et de la donner à voir participe, dans le nord du Cameroun, d'un mouvement général. On reconstruit des archétypes, mi-musées, mi-centres culturels, qui se visitent, comme à Goulfey (Mahamat Abba Ousman 2007), à Roumsiki en 2005, et encore en projet à Douvangar, Mora, Yagoua...), mais le plus souvent avec l'appui d'une aide extérieure: associations diverses, projets d'agences d'aide...

L'intérêt pour les promoteurs locaux et extérieurs réside dans cette démarche appelant une dynamique collective pour les uns, participative pour les autres. A travers une reconstitution d'architectures et à partir d'une propriété symbolique commune, la communauté elle-même se met en représentation. Il s'agit généralement de communautés en mal d'unité, écartelées entre villages et villes, entre scolarisés et exclus de l'instruction, entre musulmans et chrétiens, institutionnels et revivalistes. Le propre de toute perspective patrimoniale est d'unir ce qui est divisé. Dans le cas des Mousgoum, la réconciliation de l'ethnie avec elle-même autour de la case *teleuk* est patente.

Ces demandes, introduites par des chefs traditionnels et des élites citadines, auprès d'instances d'aide, restent ambiguës. L'appui technique et financier sont moins importants que le regard extérieur qui valorise cette exhibition culturelle. Le tourisme qui doit, par la suite, venir visiter la réalisation, joue un rôle essentiel dans cette avalisation.

Au contraire de "l'art nègre" qui a fécondé de nombreuses œuvres en Occident, l'architecture africaine, celle du Nord Cameroun comprise, peine à donner des modèles, des formes d'esthétique, de "conforts thermiques", de matériaux, de tours de main... Les emprunts ont été réalisés *a minima* avec les *boukarou*⁴ circulaires et leur leurre de chaume sur toitures tôlees, dans un basic style soudanais...

Ces architectures, trop complexes, se montreraient incapables de fournir des "produits dérivés". Récemment, seules certaines missions religieuses auraient fait un effort pour adopter des traits d'architectures locales.

Les touristes ont assez peu évolué dans leur démarche, ils expriment toujours une recherche de l'inchangé, des clichés du début du XXe siècle, de cette Afrique qui a le devoir d'être "secrète et mystérieuse", avec ses architectures issues de quelque temps premiers.

Pendant longtemps encore, les architectures vernaculaires n'auront d'autre logique qu'une participation paysagère et comme unité de muséographie pour servir des visites guidées. Ces reconstitutions, qui ne sont que des répliques d'ensembles architecturaux non habités, représentent plus qu'un produit touristique, elles restent le dernier geste, un

peu pathétique, de communication d'une ethnie sur elle-même et pour l'extérieur.

Christian Seignobos est géographe et directeur de recherche à l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD)

BIBLIOGRAPHIE

J.P. Beguin, M. Kalt, J.L. Leroy, D. Louis, J. Macary, P. Pelloux, H.N. Peronne, *L'habitat au Cameroun, présentation des principaux types d'habitat. Essai d'adaptation aux problèmes actuels*, Orstom/Edition de l'Union Française, Paris 1952

Habitat traditionnel, catalogue de l'exposition du 11 juin au 31 juillet 1990 Musée National du Tchad, Ministère de la culture, de la jeunesse et des sports, N'Djaména 1990

Mahamat Abba Ousman, *Patrimoine culturel des Kotoko des abords sud du lac Tchad (XIX-XXIe siècles)*, Dea d'histoire, Université de Ngaoundéré 2007

C. Seignobos, *Nord-Cameroun. Montagnes et hautes terres*. Éd. Parenthèses, coll. Architectures traditionnelles, Roquevaire 1982

C. Seignobos, *Architectures africaines et muséographie*, Mission de préfiguration du MHAC, groupe de travail "Afrique", Paris décembre 1998

C. Seignobos, F. Jamin, *La case obus, histoire et reconstitution*, Éd. Parenthèses/Patrimoine sans frontières, coll. Architectures traditionnelles, Marseille 2003

NOTES

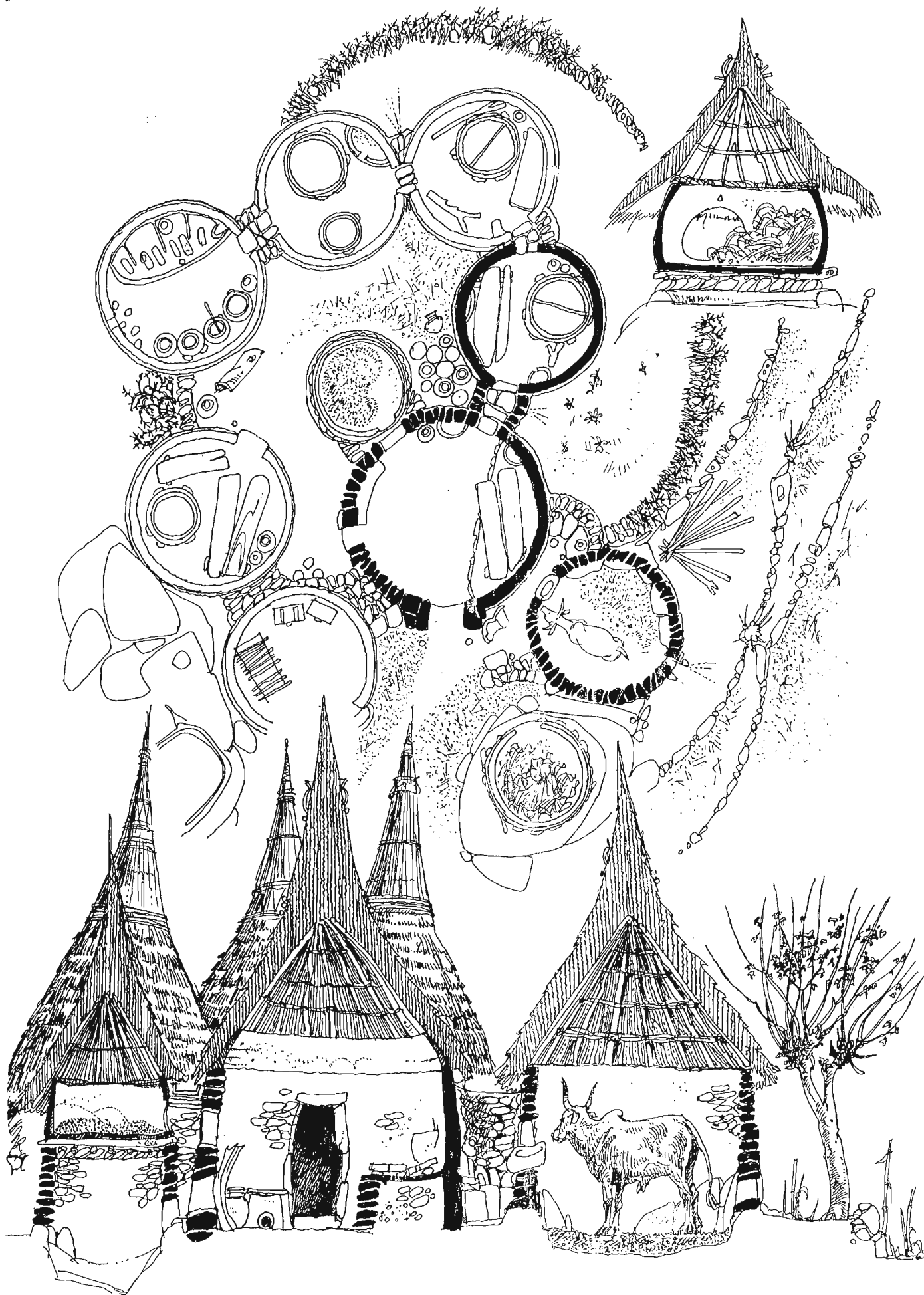
1 - Les dosses de rônier (*Borassus aethiopum*), imputrescibles et inattaquables par les termites, sont recherchées comme bois de charpente.

2 - Avant la visite officielle de chaque gouverneur de province, on encourage à badigeonner à la chaux les murs de terre les plus visibles le long du parcours.

3 - Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua.

4 - *Boukarou* (du fulfulde *bukkaaru*) désigne au départ la hutte de paille des éleveurs transhumants peuls. Ce terme sera par la suite réservé aux unités architecturales circulaires à toiture de paille des campements administratifs, puis des chambres d'hôtels ou d'annexe chez les particuliers.

In the traditional architecture of North Cameroon and Tchad richness represents a key element of landscapes and of their specificity. Since the 50's tourism has appreciated some architectural places in Mandara Mountain and on the Lagore shore. Nowadays, all of north Cameroon feels an urgency to re-appropriate and display its culture: every ethnic group aims to present the complexity of its culture through different and emblematic architectural features, while tourists are still searching for the same cliché of the XX century.



Seignobos Christian. (2009)

Tourisme et architectures (Nord-Cameroun et Tchad) :
préservation, reconstitution, patrimonialisation

Africa e Mediterraneo, (65-66), 30-34.